

Docteur Dominique RIVES, chirurgien ancien assistant des Hôpitaux de Nantes

Je naquis à Valence en 1921, alors que mon père exerçait le métier de chirurgien dans la clinique qu'il avait créée. A son décès, en 1938, ma mère décida de gagner Nantes où sa fille s'était mariée à un ingénieur, directeur du service des eaux. Est-ce parce que notre famille ne cachait pas ses attaches protestantes que la bourgeoisie nantaise nous ignora totalement ? Je ne sais, mais cette réserve perdura, à telle enseigne que j'ai longtemps gardé par la suite le sentiment d'être un corps étranger dans la médecine nantaise.

Ayant choisi de " faire médecine " après avoir passé mon bac au Lycée Clemenceau, je m'inscrivis pour le P.C.B. (examen de Physique Chimie Biologie) sésame incontournable que devaient obtenir les étudiants désireux de poursuivre leurs études de médecine, dans cette Ecole de Nantes qui ne deviendra Faculté que bien des années plus tard.

La guerre venait d'éclater. Le nombre des étudiants inscrits en cette année préliminaire était presque le double des années précédentes, les pouvoirs publics ayant encouragé - sentiment prémonitoire ? - ceux des étudiants qui le pouvaient à poursuivre leurs études supérieures en province plutôt qu'à Paris.

Je ne connaissais rien du développement des études médicales et, à vrai dire, personne ne se souciait de nous le faire connaître. L'aurait-on voulu que c'eût été malaisé : l'école, située dans un bâtiment dont la façade prolongeait vers le nord celle de l'Hôtel-Dieu, ne comptait qu'un seul agent administratif. Elle était dirigée par un médecin, le Docteur Auvigne et la plupart de ses professeurs avaient un cabinet médical en ville ou étaient simultanément professeurs au lycée. Les locaux, tout à fait convenables pour les besoins de l'époque, comportaient en particulier une magnifique bibliothèque où les étudiants pouvaient trouver tout ce qui leur était nécessaire.

Le Docteur Pichat enseignait l'anatomie. M'ayant pris en sympathie, il m'a demandé plus tard de lui servir en quelque sorte de délégué - comme cela se pratiquait souvent à l'époque - en ce qui concerne l'anatomie de la tête et du cou : l'ayant accepté, je fus amené à poursuivre cette fonction pendant 17 ans, auprès des étudiants de l'école dentaire. Certains me le rappellent encore....

Peu avant le désastre de juin 1940, ma mère avait acheté en arrivant à Nantes - il fallait bien vivre - une pension de famille à La Baule. Elle ne s'y sentait pas trop dépaycée dans la mesure où elle gérait quelques années plus tôt à Valence la clinique paternelle.

Je l'y avais rejoint lorsque j'appris qu'il y aurait - timide début d'un retour chaotique à la normale - un examen de fin d'études P C B en juillet. Pas question de le manquer, retour à Nantes en vélo. C'est là que j'ai vu les premiers soldats allemands sur leurs fameux side-cars.

Quelques jours auparavant, j'ai vu partir de Montoir des avions canadiens dont on apprit par la suite qu'ils n'avaient pas assez de carburant pour gagner un aérodrome anglais : ne voulant pas tomber aux mains des allemands, ils partirent néanmoins, comptant sur leur chance et purent être repêchés au large des côtes britanniques.

De retour à Nantes, la ville bruissait de rumeurs incontrôlables. Pour parer à l'éventualité d'une réquisition par les allemands de tous les hommes de plus de 18 ans, on nous incita à nous inscrire sans plus tarder à l'Hôtel-Dieu comme

étudiants stagiaires, donc nécessaires à la bonne marche de l'établissement. Chose faite sur le champ et comme le Président de l'Internat nous avait demandé où nous voulions aller, j'optai pour le service de chirurgie du Docteur Favreul. Toute ma carrière allait résulter de ce choix, décidé dans l'urgence de l'instant et aussi, bien sûr, incité par le fait que mon père était chirurgien.

La vie avait repris son cours à l'Ecole comme à l'Hôtel-Dieu. Notre rôle de stagiaires consistait à prendre sous le contrôle de l'externe les observations concernant cinq à six malades. C'est à cette époque à la rentrée d'octobre 1940 que je fis la connaissance du Docteur Charles Mirallié, chef des travaux pratiques d'anatomie.

De l'ancien Hôtel-Dieu, j'ai surtout gardé le souvenir de ses très longs couloirs. Il y avait en chirurgie deux salles d'opérations, appelée l'une salle des hommes, l'autre salle des



L'Hôtel-Dieu et l'Ecole de Médecine

femmes, mais si cette spécification leur avait été donnée au moment de leur aménagement, bien avant 1900, il y avait déjà fort longtemps que dans chacune d'entre elles on opérerait indifféremment hommes comme femmes, selon les besoins.

Un détail bien oublié me revient à l'esprit. Avant la guerre, les étudiants stagiaires non externes étaient appelés familièrement " roupiots " ou, moins gentiment, " lithiase de couloir ". (1)

(1) NDLR - médicalement, présence de calculs dans la vessie ou dans la vésicule biliaire.



Ce bâtiment où, jusqu'à la libération, étaient hébergés entre autres, les internes astreints au S.T.O., se situait au sud du débouché du Pont G. Clemenceau, en travers de l'actuel Bd Gabory. Il abrita l'Ecole d'Infirmières de 1945 à 1967.

Ma mère avait lâché sa pension de La Baule pour un large appartement de la rue Voltaire à Nantes où elle louait des chambres à des étudiants. C'est là qu'après avoir passé le concours de l'externat en 1942 me surprit, le 16 septembre 1943, vers 16h30, le tragique bombardement qui allait laisser tant de ruines à Nantes alors que nous éprouvions jusque là un relatif sentiment de sécurité.

Entendant passer des avions, je pris des jumelles pour les observer et je constatai avec surprise que, pas très loin de l'endroit où je me trouvais, des nuages montaient de terre vers le ciel, instant aussitôt suivi du formidable bruit des explosions auquel se mêlait celui des gros canons de DCA comme de la mitrailleuse lourde qui crépitait sans arrêt depuis le toit tout proche du bâtiment de la Mutuelle d'Assurances rue Racine.

Réalisant que, cette fois, c'était pour nous, nous descendîmes immédiatement à la cave où un soldat allemand, de passage dans la rue, nous avait rejoints.

Le bombardement s'arrêtant, je pris mon appareil photo, celui-là même dont le Président Mazaryk (premier président du jeune état tchécoslovaque) avait fait cadeau à mon père bien avant la guerre et je me dirigeai vers l'Hôtel-Dieu, prenant au passage quantité de photos.

Malgré tout ce que je venais de voir, je ne m'attendais pas à un tel désastre. Je ne sais comment je me retrouvai à fouiller les décombres du côté de la rue Haudaudine, aujourd'hui rue Gaston Veil, sans doute là où se situe la chapelle. Avec d'autres sauveteurs d'occasion, nous avons trouvé plusieurs morts, dont un interne. Et à une époque où les restrictions se faisaient déjà cruellement sentir, sans consignes particulières je me souviens que nous avons entrepris de sortir des amas de décombres les boîtes de conserves des réserves de la cuisine, tant à l'époque cette priorité nous paraissait essentielle. Pendant notre travail, un monsieur s'approcha de nous : «je suis le Préfet de Loire Inférieure» (sans doute Monsieur Bonnefoy déporté par la suite, qui cherchait à se faire sur le terrain une idée de l'étendue du désastre).

Ayant appris dans la soirée que l'on transférait les blessés à Saint-Jacques, je m'y rendis et y trouvai le Président de l'Internat, J.P. Kernéis qui avait déjà mis sur pied avec autorité et intelligence la répartition des blessés arrivant sans arrêt, blessés des membres dans un secteur (service Mirallié), les autres ailleurs. Toute la nuit, j'aidai les chirurgiens, Mirallié, Leduc, Le Forestier qui opéraient sans électricité, éclairés par des lampes à acétylène, et sans qu'il soit possible de stériliser les instruments, sommairement nettoyés à l'alcool. Que de drames et d'horreurs vécus au cours de ces heures, face à ces blessés aux membres écrasés, comme le sont le plus souvent les victimes des bombardements !

La semaine suivante, lorsque la vie commençait à se réorganiser, ce fut à nouveau le 23, la visite des escadrilles de bombardiers. Dans la soirée, le bombardement me surprit alors que je circulais boulevard Guist'hau où avaient été creusées de longues tranchées abris, recouvertes d'une couche de terre pour faire obstacle aux éclats. Nous hésitons à nous réfugier dans une première tranchée, nous optons pour la seconde : cette hésitation nous sauva la vie, la première ayant reçu une bombe dans les secondes suivantes, cependant que je constatai peu de temps après que notre appartement, épargné une semaine plus tôt, avait été soufflé et était devenu inhabitable. Il ne nous restait que la ressource de demander l'hospitalité à ma sœur, rue de Gigant.

Dans la soirée, bien sûr retour vers Saint-Jacques pour y reprendre mon service. C'était la panique : plusieurs

bombes étaient tombées sur l'hôpital, heureusement sans éclater, dont une le long du mur de la chapelle. Dans les jours qui suivirent, alors que le transfert des blessés et malades vers des asiles plus sûrs s'organisait, quelques internes à la suite d'un dîner largement arrosé - il fallait bien cela de temps à autre pour tenir le coup - eurent l'idée saugrenue de sortir eux-mêmes la bombe de son trou (elle devait peser 250 kg). Heureusement - pour eux - l'opération échoua et ils durent y renoncer sans que l'engin ait explosé. La suite appartient sans doute aux services de déminage. En octobre 1943, j'ai choisi un service à l'ancien Hôpital Laennec. Est-



Alerte! 29 mai 1944 vers midi - Les nantais se dirigent vers le tunnel SNC, à l'emplacement de la médiathèque. Presentement, aucun signe de panique dans leur comportement. Le soir même, un bombardement (quartier Hôpital Bellier) se soldera par 76 morts - Photo prise par le Dr RIVES.

(L'effet brumeux est sans doute du aux fumigènes).

ce parce qu'il hébergeait toujours des malades tuberculeux, si nombreux à l'époque ? On affirmait qu'on y mangeait mieux qu'à l'Hôtel-Dieu. J'y ai passé tout l'hiver 43-44. La vie, malgré la menace permanente des bombardements n'y était pas désagréable, notamment en salle de garde, agrémentée d'un magnifique réverbère à gaz, récupéré rue Monselet où il avait été mis à terre au cours d'un bombardement.

En juin 1944, tout en poursuivant mes études médicales je faisais partie d'un club de camping, installé au Petit Chantilly dans ce secteur nord de la ville qui était encore une quasi campagne. C'est là que nous avons vu arriver le 17 août les premiers américains alors que les allemands tiraient encore de temps à autre des obus depuis la rive sud de la Loire où ils sont restés jusqu'au 29 août. Je me suis engagé pour la durée de la guerre et c'est dans ces conditions que je me suis retrouvé fin septembre Caserne Cambronne où l'on nous habilla d'effets disparates provenant de l'armée américaine et même - par quel cheminement ? - d'une oeuvre de Sao Paulo.

J'y fis la connaissance de celle qui allait devenir mon épouse et les allemands s'étant repliés sur leur forteresse de Saint-Nazaire - appelée communément la poche - nous fumes affectés à un petit centre médical au Gâvre, en limite de la zone d'opérations, là où s'était repliée précédemment la clinique obstétricale du Docteur Leroux.

Notre rôle était celui d'un centre de triage et de traitement, aux activités à vrai dire assez limitées. On voisinait avec une unité américaine médicale qui avait le même rôle avec des moyens cent fois plus importants et qui était installée sur l'hippodrome de Meprat, au nord de Blain.

Le 7 mai 1945, à la veille de la reddition allemande, le médecin capitaine avait traversé les lignes, récupéré une ambulance dans un château et le 11 nous glissant dans un convoi américain qui se dirigeait vers Saint-Nazaire, nous avons bifurqué vers ce qui constituait l'Hôpital de la Baule, 3 hôtels dont l'Hôtel Royal.

Nous y sommes restés de la reddition jusqu'en octobre, fort à l'aise dans différentes villas. Un haut mur de béton bordait la plage d'une extrémité à l'autre et on avait installé un escalier pour le franchir sans difficulté : on pouvait ainsi se baigner entre " les asperges de Rommel ", piquets de béton fichés dans le sol et coiffés d'une mine, destinés à entraver toute tentative de débarquement.

Le bloc chirurgical que les occupants avaient aménagé dans la salle de baccara du Casino trouva son utilisation pour diverses interventions, le plus souvent occasionnées par des accidents dus aux mines. Les prisonniers du service de santé allemand y participaient.

C'est là que j'ai appris qu'un concours d'internat aurait lieu à Nantes en 1946, je m'y suis présenté, comme quelques années plus tard en 1950, au concours d'assistantat de chirurgie et me retrouvai en cette qualité dans le service de traumatologie du Docteur Mirallié. J'y ai passé 7 ans. Pas un de plus, il m'avait prévenu qu'il ne me garderait pas plus longtemps, espérant sans doute pouvoir réserver ce poste au fils de l'un de ses collègues.

Que dire du Docteur Mirallié ? Bien des années après sa mort, alors qu'il a tant fait parler de lui de son vivant, on peut sans doute dire, qu'il n'était ni un bon, ni un mauvais chirurgien. En fait, il opérait un peu comme on le faisait avant la guerre de 1914, Il n'aimait pas se servir d'un bistouri électrique. Il n'attachait pas la même importance à l'asepsie que celle qui prévaut aujourd'hui et, par voie de conséquence et à la suite de ses interventions, on ne pouvait que constater un taux anormal de suppuration. Beaucoup trop murmurait-on en ville. On racontait - et les anciens racontent toujours - qu'arrivant de clinique à midi il aurait déclaré avant d'opérer " j'ai eu un pépin en cours de route, j'ai dû déboucher trois fois mon carburateur. Mettez moi de l'alcool sur les mains ". Mauvaise plaisanterie - évidemment inventée de toutes pièces - s'ajoutant à un caractère d'une susceptibilité à fleur de peau, qui avait fait sa réputation. Histoire vraie par contre, pendant la guerre, du fait des circonstances, les patrons dinaient parfois en salle de garde. Un soir, Mirallié s'attable, demande la moutarde et on lui passe le pot dont le couvercle en s'ouvrant déclenchait un petit bonhomme et un " couic " retentissant . Fureur de la victime qui prend très mal la plaisanterie. L'interne Kerneis entre alors, s'attable à son tour et, ignorant l'incident précédent, réclame d'un ton enjoué " passez moi le pot de moutarde, pas le baise-couillon, l'autre !! " L'histoire ne dit pas s'ils se sont réconciliés par la suite.

Il est par contre un aspect de sa personnalité que nul de ceux qui l'ont connu ne saurait lui contester : sa courtoisie, sa gentillesse même tant à l'égard de ses patients que du per-

sonnel. Il était très humain, appelant ses malades " monsieur " s'intéressant à leurs problèmes personnels ce qui, il faut bien le dire, n'était pas si fréquent à l'époque. Né en 1900, et ayant fait son service militaire en occupation en 1920 en Allemagne, dans la Rhur, il disait toujours, et le croyait " je suis un homme du XXème siècle !".

Au terme de ces 7 années, je suis passé chez le Docteur Moissard, chirurgien auquel on avait dû concéder, après d'âpres batailles administratives, un service de 22 lits au sein même des bâtiments occupés par le Docteur Mirallié. Et j'ai finalement terminé mon assistantat avec le Docteur Kropff, après quoi, au terme de ces 27 années passées dans les hôpitaux nantais, je me suis consacré tant à ma clientèle privée qu'au service chirurgical de l'Hôpital de Machecoul.

Et, aujourd'hui encore, quand on me demande " quels ont été vos sentiments le jour de votre première intervention ? " : Il n'y a jamais eu vraiment de première intervention : étudiant on regarde d'abord faire les autres, et puis un jour on fait un point de suture, davantage le lendemain, un peu plus encore les semaines et les mois suivants, comme externe puis surtout comme interne. On aide les opérateurs, patrons ou assistants jusqu'au jour où le patron, confiant dans votre façon de faire, vous dit, en bloc opératoire " change de côté, c'est toi qui ouvre ".

Propos recueillis par M. Savariau

le 22 Août 2000



16 septembre 1943 - L'Hôtel Deurbroucq brûle ainsi que le garage Peugeot (situé à l'emplacement du silo parking actuel). Photo prise par le Dr RIVES entre 16h30 et 16h45.